

LES FLEURS

Se sont vengées !

La neige tombait à gros flocons, assourdissant le bruit des voitures, et, dans l'atmosphère de la nuit...

Depuis une heure, il attendait avec fièvre Mlle Clotilde Grandjean, dont il était éperdument épris...

Clotilde Grandjean était veuve depuis trois ans. Mariée toute jeune à un homme qui était déjà presque un vieillard...

Maxime-Georges. Elle savait maintenant où le frapper. Elle avait vu les roses qui se trouvaient dans la corne de cristal...

Elle avait aussi que Maxime chérissait ces fleurs, qu'il avait juré à la mort de les conserver toujours...

Enfin, elle frappa à sa porte. Elle entra. Il courut à elle, les mains tendues...

Depuis longtemps, il attendait cette visite de la jeune femme. Elle lui avait promis de venir voir son atelier...

Il prit un air chagrin, balbutia: — Qu'avez-vous?... Que vous ai-je fait?... Pourquoi ne parlez-vous pas?... Clotilde, je vous en prie...

— Que vous avez aimé. — Presque une enfant. — Et dont la présence constante vous vous êtes une maudite et un amour...

Donnez-moi la preuve de la sincérité de votre amour, prouvez-moi que vous ne venez pas...

— Commandez: que dois-je faire? Elle s'arrêta un instant. Une joie violente lui montait au cœur...

— Brûlez ces fleurs! Il poussa un cri. — Non, oh! non!... Demandez-moi tout, Clotilde, tout!... Mais pas cela!

— Faites ce que je vous demande, murmura-t-elle, faites ce que je vous demande! Il se délectait. Non! non! Il ne pouvait pas détruire ces fleurs...

— Reine, lui dit-il, je t'aime... Je vais partir... Si jamais un jour tu dois m'aimer à ton tour, tu cueilleras une de ces fleurs...

— Et il détruirait ces fleurs! Non! non! il ne pouvait pas!... Mais Clotilde le dominait... Elle l'enveloppait de son chaud regard...

— Et, plein d'ironie, elle ajouta: — Maintenant, je vous aime! Mais, en voyant la flamme saigner, entourer, réduire en poussière ces fleurs qui lui avaient été si chères...

— Et le cri de triomphe de Clotilde retentit à ses oreilles douloureusement. Sa folle passion pour cette femme maulveuse s'évanouit tout d'un coup...

— Et le cri de triomphe de Clotilde retentit à ses oreilles douloureusement. Sa folle passion pour cette femme maulveuse s'évanouit tout d'un coup...

— Et, aussitôt, un chagrin immense se lui gonfla le cœur. Il lui parut que quelques choses d'incroyable venaient de s'accomplir...

— Oh! mon ami, qu'as-tu fait? Quelle folie t'a entraîné? Comment as-tu pu de tes propres mains jeter au feu cet unique souvenir de notre pur amour?

— Des larmes lui montèrent aux yeux, un sanglot lui vint à la gorge. Il restait devant la cheminée, silencieux, sbattu. Soudain, il se retourna vers Clotilde, qui attendait, toujours ironiquement souriante, et plein de rage...

— Allez-vous-en! cria-t-il, allez-vous-en!... Je vous hais maintenant, je vous maudis pour le mal que vous venez de me faire!... Vous ne m'aimez pas: vous avez voulu seulement mesurer la puissance que vous aviez sur moi!...

— Mais, en même temps, elle se vit perdue. Alors, elle voulut se jeter aux pieds de l'artiste, implorer son pardon, le ramener à elle, réparer; mais au regard de mépris que le jeune homme lui jetait, elle comprit qu'il était trop tard...

— Six mois se sont écoulés. Le printemps a redonné, le soleil met tout en gaité de ses rayons. Le Bois-de-Boulogne se pare de sa tendre frondaison verte...

— Et Maxime-Georges, qui jadis aimait Clotilde, ne pense plus à elle, mais seulement, et souvent, avec un sentiment de doux regret, à la petite Reine qui reposait là-bas, au pays, dans le cimetière pauvre...

— Et quand elle voit des roses, elle détourne les yeux, ou bien si elle les cueille ou les achète, c'est pour les effeuiller brutalement, pour les fouler au pied, ces roses maudites, ces roses employables, qui, si cruellement, si complètement, se sont vengées!

— Quand un homme se laisse voir tel qu'il est, on dit qu'il s'oublie. Le sans-gêne c'est l'égoïsme qui s'installe à la place de tout...

— Et le cri de triomphe de Clotilde retentit à ses oreilles douloureusement. Sa folle passion pour cette femme maulveuse s'évanouit tout d'un coup...

— Et, aussitôt, un chagrin immense se lui gonfla le cœur. Il lui parut que quelques choses d'incroyable venaient de s'accomplir...

VIEUX CHEVAL.

En Espagne, au splendide soleil de juillet. De grandes arènes où douze mille spectateurs, captivés, haletants, suivent les péripéties d'une course à mort...

— En face de moi, dans un éblouissement, toute la zone brûlante ou le soleil tombe: du haut en bas de l'immense amphithéâtre, par milliers, des têtes qui semblent pressées les unes aux autres...

— Du côté de l'ombre où je suis une foule plus triée, mais aussi compacte, aussi ardente au vieux spectacle national. Puis, derrière et au-dessus de moi, des loges où paraissent les senoras élégantes: étalage de toilettes luxueuses et fraiches; rangées de figures mates à longs yeux noirs...

— A un long et déchirant signal de trompette, le troisième taureau vient de faire son entrée dans l'arène; tête et cornes hautes, il galope, superbe, lesté, rapide, semblable à quelque énorme gazelle en fureur...

— Presque à mes pieds, contre la barrière où je m'accrochais, il roula sur le sable, les poumons crevés, pendant que grands flots de son sang, qui jaillissait par ses blessures, comme l'eau sort d'une pompe...

— Et moi, qui n'avais pas fini encore à qui, sans doute, un valet ne viendrait pas mettre un bandeau pour la minute de grande horreur, je reportai ma pitié sur moi-même, et me sentis plus misérable, à cet instant, que le cheval mort...

— Tandis que son cavalier aux bottes ferrées se remet lourdement sur ses jambes, lui aussi se relève, mais son poitrail est labouré d'une estafilade profonde, qui baigne toute saignante au soleil...

— Les médecins de l'hôpital du comté, à Chicago, soignent en ce moment un malade comme on n'en voit guère. C'est un journalier du nom de Mattas qui rit constamment, sans pouvoir se retenir, et qui a tellement ri qu'il en a perdu connaissance...

— Mattas était au milieu des siens dans la soirée quand il s'est mis à rire aux éclats; on a cru d'abord que le souvenir d'une bonne plaisanterie le faisait ainsi se pâmer, mais comme, au bout d'une demi-heure, Mattas riait encore, sa femme s'est inquiétée et est allée chercher des voisins...

— Les médecins de l'hôpital ne sont pas éloignés de croire que Mattas a absorbé quelque poison, mais ils n'ont pas de ce singulier malade, qui est capable de mourir en riant...

L'APOTRE.

Le mariage s'était fait en huit jours. Jean Surgères avait aimé brusquement, à en mourir, Luce Delcey, et comme elle était d'une famille d'avocats, de magistrats, de cette sorte d'aristocratie bourgeoise qui s'est créée un rang, une noblesse peut-être pire que la véritable avec plus de préjugés et moins d'idéal...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil. Jean Surgères était éduqué, sa barbe rouille, ses cheveux bouclés lui donnaient on ne savait quel air de christ ou d'apôtre. Apôtre, du reste, il l'était profondément, prêchant, infatigable, les doctrines qu'il croyait salutaires au bonheur de l'humanité...

— Vous êtes le nombre: ce n'est pas la révolte que je prêche, je vous démontre ce que pourrait rapporter une entente complète d'abord entre nations, entre races, puis entre petites et grands. Remarquez, dans vos quartiers, les bienfaits des résultats des sociétés mutualistes où on fait fructifier la part de chacun au profit de tous...

— Futille, elle ne saisissait pas bien les belles paroles, qui lentes, convaincues, sortaient de la bouche de Jean, elle les écoutait comme des chansons nouvelles pour elle, des chansons où il n'y avait eu que de graves et douces annonces qui remuaient délicieusement sa petite âme de profane...

— Jean eut tant voulu faire sienne, absolument, cette gamine blonde qui se passionnait pour un ruban, une fleur, s'attachait à des bijoux, rêvait d'un opéra-comique, alignait, remuait, sur tous les bouts de papier rencontrés, des sonnets où il était question de cannes, de chiffons et d'étoiles...

— Luce avait cessé de lire des journaux achetés au départ, pour la première fois, elle écoutait son mari. Encouragé, les lendemains, Jean la mena en des rues, des impasses, où chaque pas heurtait des murures, des coups de taudis ou de lugubres cabarets...

— Elle se révolta, égoïste! Elle en voulait à Jean de lui montrer ces horreurs, de lui trôbler ainsi sa gentille vie de poupée. Qu'avait-il besoin de lui découvrir ces plaies, ces répugnances, ces maux auxquels elle n'avait jamais songé...

— Comme elle croyait encore à la félicité des luxueux, des célèbres, il lui fit voir leur misère morale, toute la fange de cette société pleine de scandales et de réputations surfaites...

— Jean ne savait s'il devait se réjouir ou s'attrister de ces larmes. Elle le tira de son appréhension. — Je crois que tu me fais faire, dit-elle... parle... je t'en prie...

— Elle eut sa part de la guerre, elle se révolta, égoïste! Elle en voulait à Jean de lui montrer ces horreurs, de lui trôbler ainsi sa gentille vie de poupée...

L'APOTRE.

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

L'APOTRE.

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...

— Luce Delcey, qui comparait sa vie à celle d'une fleur des champs qu'on élève dans une serre, accepta cette union comme une partie de plaisir où il aurait eu de la liberté, des parfums et du soleil...